



LES SECRETS DU MOSSAD

Roman

Joseph Farnel

 éditions du
ROCHER

JOSEPH FARNEL

LES SECRETS DU MOSSAD

 éditions du
ROCHER

© Éditions du Rocher, 2012.

ISBN : 978-2-268-07486-3

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

hommes, de quarante ans et peut-être un peu moins, sont suspects à mes yeux. Comptez ! Un homme de quinze ans en 1940 en a aujourd'hui une quarantaine. Alors, soit il a trempé dans les crimes, soit il a été passif et a laissé faire. Comment puis-je le regarder sans penser à cela ?

– Il ne faut rien exagérer, rétorqua Rubens, son ami de toujours, un petit gros tout frisé de boucles noires, les yeux aussi ronds que des billes de loto. Tous les Allemands n'étaient pas nazis. Certains étaient même contre la politique de leur gouvernement.

– Ce n'est pas vrai d'entendre ça ! Surtout venant de toi. Demande à ta mère ce qui s'est passé en France pendant la guerre. C'était bourré de collabos, et après la guerre, pfutt, il n'y en avait plus un seul. Tout le monde se prétendait résistant. Si ça avait été le cas, ton père n'aurait pas été déporté. Mais je n'oublie pas les Français qui, au péril de leur vie, ont sauvé des juifs. C'est vrai, il y a eu des résistants et loin de moi l'idée de comparer la France à l'Allemagne, comme il est vrai que les résistants français ont eu un courage extraordinaire forçant l'admiration du monde entier. Mais il est malheureusement vrai aussi que les Allemands ont souvent été aidés par des Français en uniforme. Tout ça pour se mettre bien avec l'occupant, ces pourris de nazis. Et ces nazis, c'était quoi ? Des Allemands qui, à l'époque, avaient vingt ans, donc quarante aujourd'hui. Je suis d'accord pour des relations diplomatiques, mais pas pour faire ami-ami. Ça non ! Pas question ! Même s'ils font repentance. Jamais je n'oublierai les images des camps et des déportés que j'ai pu voir. Jamais !

Rubens s'était tu, il hochait la tête. C'était vrai, jamais lui non plus ne pourrait oublier ni pardonner. Tous les regards s'étaient fixés sur David. Après la harangue de ce jeune écorché, le silence autour des tables était total, tombé comme une chape

de plomb. Pourtant, du fond de la terrasse, un applaudissement, solitaire, crépita dans ce calme, accompagné du bruit d'une chaise que l'on déplace.

Surpris, David se retourna, resta interdit devant l'apparition. Debout, une jeune fille aux longs cheveux noirs bouclés, au sourire éclatant, le saisissait. Les mains longues et bronzées de cette extraterrestre continuaient à se manifester et si le regard était de braise, il n'en était pas moins goguenard.

– Bravo ! Vous êtes un excellent tribun. Vous avez du cœur, du muscle et de beaux yeux bleus. Mais j'ai un avantage sur vous. Je sais qui vous êtes et vous, vous ne me reconnaissez pas.

Cette intervention détendit l'atmosphère immédiatement. Interloqué, David avait déplacé son mètre quatre-vingt-dix et se trouvait face à cette martienne dont la beauté ne pouvait exister que sur d'autres planètes que la Terre. Il la dévisagea, plongeant dans ses souvenirs. Elle vint à son aide.

– Souvenez-vous, nous avons vécu dans le même kibboutz – elle laissa filer quelques secondes puis reprit. Je suis la fille du docteur qui a assisté votre mère lorsqu'elle vous a mis au monde. Je suis Yaël.

– Yaël ! Yaël ! Ce n'est pas possible. Yaël, le petit monstre qui était toujours après moi.

– Eh oui, Yaël, avec qui tu ne voulais pas jouer parce que j'étais une fille.

– Yaël ! Mon Dieu, ce que tu as changé. Ce que tu es devenue belle. Tu sais, si tu le veux toujours, à présent, je veux bien jouer avec toi.

La jeune fille éclata de rire. Les deux jeunes gens tombèrent dans les bras l'un de l'autre. David la présenta à ses amis. Elle prit place à sa table, entre Rubens et lui. Elle lui apprit que son père avait accepté un poste officiel à Tel-Aviv et était devenu un membre important des services de santé de son pays. Elle avait

huit ans lorsqu'ils avaient quitté le kibboutz. Elle en avait maintenant seize, et David, dix-huit. Yaël, malgré son jeune âge, était en deuxième année de médecine. Il lui raconta ses études, ses sports, mais bien entendu, ne parla pas de Moshé.

Cela faisait d'ailleurs quelque temps que M.M. (Mossad Man) avait prêté serment à Massada. Depuis, pas de nouvelles. Rien, pas un mot ni un signe, à croire que tout cela n'avait pas existé, qu'il l'avait rêvé.

Pourtant, Moshé n'avait rien oublié. De loin, il tirait toutes les ficelles de sa vie, le laissant dans l'ignorance. Il s'était arrangé pour qu'il fasse ses périodes militaires dans un corps d'élite où l'entraînement était particulièrement pointu et difficile. Ces qualités physiques exceptionnelles lui permettaient de surmonter toutes les épreuves, à la grande satisfaction de ses supérieurs.

David avait invité Yaël à passer les fêtes de *Chavouot* chez sa mère qui était restée au kibboutz de leur enfance. Rachel avait convié quelques amis à dîner pour célébrer le retour de son fils et de son amie. Dès qu'ils furent partis, David voulut montrer à Yaël le puits, non loin de la maison, auquel tant de souvenirs le rattachaient. L'endroit n'avait pas changé. Seul le vieil arbre, dont la sève malgré son âge n'était pas tarie, avait amplifié sa ramure. La grosse pierre sur laquelle David s'asseyait dans son enfance était toujours là, quoiqu'un peu plus moussue. Il y avait aussi, parfois, un nain bossu et sale, qui semblait être le gardien de l'endroit. Il se cachait derrière le gros olivier et observait l'enfant qu'il était alors. L'air était pur, le ciel étoilé. Un jet de lune s'attardait sur la margelle rouillée du puits. La magie du lieu était intense. Pour la première fois, les deux jeunes gens se donnèrent l'un à l'autre.

Au petit matin, Rachel appela son fils.

– David ! Téléphone pour toi !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

devaient impérativement rejoindre leur embarcation avant les premières lueurs du jour. Simon posa sur les remblais des pétards à retardement qu'il régla pour 3 h 40. Cela ne leur laissait que peu de temps. Le commando monta dans le camion, l'homme à la mitrailleuse grimpa le dernier et mit son engin en batterie à l'arrière. Le bruit du démarreur en action troua le silence comme le tonnerre en rase campagne. Le moteur refusa de tourner. Une lampe s'alluma à l'intérieur du grand baraquement. Le chauffeur essaya de nouveau, tandis qu'une tête se mit à l'une des fenêtres du bâtiment. Ce fut sa dernière action. Il reçut un chapelet de balles. Il était 3 h 28.

Toutes les lumières s'allumèrent tandis qu'une sirène donnait l'alerte. Le camion se trouvait maintenant sous le feu des Syriens. Pris au piège, les hommes du commando israélien ripostèrent. Malgré l'insistance du chauffeur, le moteur refusait de démarrer. Les Syriens, l'effet de surprise dépassé, s'organisaient et sortaient par les fenêtres à l'arrière du baraquement et avaient commencé un mouvement tournant afin d'encercler le commando. S'apercevant du danger et au mépris de sa vie, David sauta du camion et alla se mettre à l'abri derrière un tas de sable à l'avant du véhicule et, de là, arrosa les Syriens. Une fois ses chargeurs vides, il défit sa ceinture et envoya des grenades de billes d'acier au rythme d'une toutes les cinq secondes. Mais, à ce train, il aurait vite fait d'épuiser ses réserves.

Pendant ce temps, le chauffeur tirait inlassablement sur la manette du démarreur. Soudain, victoire ! Ce fut comme une superbe musique. Les soupapes hoquetèrent pareil à la toux d'un bronchiteux, mais le camion démarra. Il était 3 h 39. David courait dans sa direction lorsqu'une balle lui effleura la cuisse. La douleur fut si vive qu'il roula à terre. Il était 3 h 40. Les Syriens concentraient leurs tirs sur lui, lorsque les pétards à

retardement de Simon explosèrent. Ils crurent que d'autres Israéliens arrivaient en renfort et dirigèrent leurs tirs sur ce nouveau danger. David eut juste le temps de sauter dans le camion dont le moteur tournait maintenant à plein régime. À l'arrière, l'homme à la mitrailleuse s'en donnait à cœur joie. Un bruit mat, différent des autres ; le mitrailleur s'affaissa, une balle venait de lui crever un œil et de se loger dans le cerveau. Le camion était déjà loin du camp.

Simon entra en contact radio avec l'embarcation qui devait les ramener en Israël. Il annonça un léger retard – il était 3 h 54. Le bateau ne pouvait les attendre longtemps et il devait quitter les eaux syriennes avant le lever du soleil afin d'éviter un incident diplomatique. Moshé avait prévenu : « Si vous avez du retard, nous vous laisserons en Syrie et nous reviendrons vous chercher la nuit suivante. » La radio de la vedette avait reçu le message et signala qu'ils étaient attendus. Ils montèrent à bord de l'embarcation à 4 h 18. Simon appela Moshé : « Mission accomplie, nous rentrons à la ruche. »

– Vous avez du retard, lui répondit ce dernier.

– Désolé. Un contretemps. Nous avons perdu un homme. C'était un brave. Terminé.

Quelques heures plus tard, la section au grand complet enterrait avec discrétion Yosef Ben Doukhan dans un cimetière militaire. La plaque ne portait aucun nom. Seule une étoile de David surmontait le morceau de terre d'Israël fraîchement remuée. Plus tard, beaucoup plus tard, la famille connaîtrait l'endroit exact de sa sépulture. En attendant, personne ne viendrait se recueillir sur cette tombe anonyme que l'État d'Israël avait prise en charge. Mais lorsque au petit matin, des soldats assisteraient à la levée du drapeau, c'est un peu à cet anonyme qu'ils présenteraient les armes.

1- Au début des années soixante-dix, ce groupe se nommera Kidon (en hébreu « baïonnette »), chargé de tuer les ennemis d'Israël, des opérations de sabotage et des enlèvements.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

David l'embrassa sur la bouche comme pour l'empêcher de dire des mots définitifs. Il avait voulu la rendre amoureuse, mais il ne souhaitait pas lui parler d'amour.

Arrivé en bas de l'immeuble, il remonta illico, prétextant avoir oublié le casque d'Eva. Là, il appela ses correspondants à qui il communiqua les coordonnées d'Alain Baudin. « Inconnu. On fait des recherches », fut la réponse.

La grande villa près de Chantilly était tout éclairée. David gara sa moto entre deux Mercedes. La propriété ressemblait à un camp retranché. Des vigiles à la boule rasée retenant des chiens en laisse surveillaient sans discontinuer les clôtures de protection. Des ombres sur le toit avec à la main ce qui aurait pu être des clubs de golf, mais qui en l'occurrence étaient des armes automatiques. Une voiture était garée à proximité, tous feux éteints, où avaient pris place quatre crânes rasés qui ne semblaient pas dormir. La propriété était inviolable, et Eva, habituée de ces manifestations, lui servait de passeport. Ce fut Jean-Baptiste qui les accueillit. Il demanda à David de le suivre. Deux hommes les reçurent dans un petit bureau. L'un d'eux vint à leur rencontre, s'excusa de cette formalité ; en tant que responsable, il était dans l'obligation de faire vérifier l'identité des nouveaux membres invités. L'autre regardait par la fenêtre.

– Je n'ai pas demandé à venir, fit semblant de s'insurger David. C'est lui qui m'a invité, ajouta-t-il en se tournant vers Jean-Baptiste. Si tu n'avais pas confiance, il fallait me le dire. Moi, je ne t'ai rien demandé.

– Calme-toi, Georges, tu dois comprendre que, notre mouvement étant interdit par la loi, nous prenions quelques précautions.

– OK, allez-y, puisque vous y tenez.

– Merci, dit son responsable nazi qui avait rejoint le bureau. Comment vous appelez-vous ?

– Georges Frenoux, avec un x à la fin.

À l'énoncé de ce nom, l'homme de la fenêtre fit volte-face. David le reconnut aussitôt. C'était Alain Baudin, celui à qui il avait évité de se prendre une sacrée rouste.

– Messieurs, je réponds de lui, dit-il en racontant brièvement l'histoire de leur rencontre.

L'atmosphère se détendit *illico*. David était définitivement adopté. Ils se dirigèrent vers le grand salon où Eva les attendait devant un bar dressé pour la circonstance. Un énorme portrait de Hitler était accroché au-dessus de l'estrade sur laquelle quelques tables et chaises étaient alignées. Tout était en place pour une soirée qui semblait inhabituelle. Ils prirent un verre, debout, face au buffet sur lequel des minidrapeaux à croix gammée étaient piqués sur les petits fours comme autant de taches sanglantes. David était volubile et son bras gauche bougeait sans cesse où sa montre-bracelet réalisait un véritable reportage.

Il faisait chaud. Les invités, maintenant nombreux, stationnaient devant le somptueux apéritif qui, aux dires de Jean-Baptiste, serait suivi d'un dîner, tout de suite après les discours. Des brassards à croix gammée tachaient les costumes sombres des membres du groupe. L'alcool avait fait monter l'ambiance d'un cran. On savait que cette soirée était exceptionnelle. Alain Baudin était assailli de gens lui présentant leurs respects. Aucun doute pour David, il était une des charnières importantes de l'organisation. D'après les quelques bribes de conversation que David surprenait, on attendait les dirigeants d'un réseau nazi international qui, selon la nationalité des invités, se nommait « *Das Adler Reich* » ou « *The Eagle's Empire* », ou « L'Empire de l'Aigle », et en argot, pensa David « La Piaule du Piaf », porteur d'une grande nouvelle.

Le dos tourné au bar, David, un verre vide à la main, enregistrait les conversations à la manière d'un magnétoscope. Un visage vu une fois était programmé et classé par ordre d'importance ; la manière dont se comportaient les gens lui donnait les indications nécessaires à ce classement. La salle était pleine, la pièce se jouerait à guichets fermés. Certains avaient même déjà pris place autour des petites tables.

Alain Baudin conduisit Georges près de l'estrade afin qu'il ne manque rien du spectacle. Au moment de rejoindre la table, il fut interpellé par une voix familière. Il se retourna.

– Vous oubliez votre champagne.

David n'avait pas commandé de champagne. Il fixa le barman qui lui tendait une coupe. En veste blanche, rasé de frais, il eut du mal à reconnaître le mendiant guitariste de Tel-Aviv. Leurs regards se croisèrent. Aucun mot ne fut échangé. Ainsi, pensa-t-il, je ne suis pas seul sur le coup. L'affaire devait être importante, et il savait qu'elle l'était pour que Moshé envoie un autre groupe en renfort. Il rejoignit sa table. Alain lui présenta les autres convives. Prenonça quelques louanges sur la nouvelle recrue, racontant à qui voulait l'entendre la manière dont David lui avait évité la raclée dont il était menacé, et qui, de ce fait, prenait une importance que lui enviait Jean-Baptiste.

Soudain, les lumières s'éteignirent. Les projecteurs enflammèrent l'estrade tandis que retentissait l'hymne hitlérien. Tous se levèrent le bras droit tendu en direction d'un petit homme aux cheveux grisonnants coupés court, aux lunettes cerclées d'acier, au costume foncé bardé de décorations, à la manche ornée d'un brassard de SS, qui se mit debout, à la place d'honneur. Malgré sa petite taille, l'homme avait belle prestance. La diffusion de l'hymne terminée, il tendit à son tour le bras en gueulant « *Heil Hitler* », repris en chœur par l'ensemble des invités.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

recontacterai à ce moment-là. En attendant, Aaron va rester avec toi. Installe-le dans ta chambre du sixième. À propos, comment va Simon ?

– Bien.

– Bon. Fais attention à toi. *Chalom*, M.M.

De retour chez lui, David était passé au sixième. Vide, il ne restait que le parfum de la belle infirmière, Simon était probablement déjà à la clinique. Il appela ses correspondants pour les informer du concours d'Aaron. Son téléphone clignotait. C'était un message d'Alain Baudin qui lui fixait rendez-vous pour le soir même à la terrasse où il avait pris contact avec les nazis. Il se doutait bien de la raison de ce rendez-vous et n'avait pas l'intention de couper le fil de leur relation. Il accepta le contrat. Il devait partir le lendemain pour le camp d'entraînement en Corrèze. Plus exactement pour Yssandon, un petit village près de Brive. Face à la mairie qui abritait également l'école se tenait le seul café-épicerie de la seule rue du lieu-dit, près d'un ancien lavoir recouvert d'une mousse verdâtre laissé pour compte par l'avènement de la machine à laver. Les grelots tintinnabulèrent au passage de David, qui ne dérangèrent pas le gros matou endormi sur le comptoir. De vieilles tables, de vieilles chaises, enfin, une vieille dame arriva en soufflant. Elle fixa David comme l'on fixe un étranger dans la campagne : avec méfiance. Il demanda un café. Elle revint avec une vieille cafetière à poignée de bois remplie d'un liquide noirâtre qui devait chauffer depuis le matin sur le poêle à bois. Plus curieuse que méfiante, elle ne le quittait pas du regard et sembla soulagée lorsque David lui demanda le chemin pour le manoir du Chat noir.

– Ah ! répondit-elle, vous allez à c'te'heure-là où les jeunes gens se réunissent pour faire du sport. Sont ben braves et ben polis.

Avant de s'y rendre, David décida de faire un saut à Objat, pour prendre contact avec Aaron et reconnaître les lieux. De la poste, il appela ses correspondants à Paris, tout en prenant soin de garder la porte de la cabine ouverte afin de conserver en point de mire la postière, l'empêchant ainsi d'écouter la conversation. Aaron était à l'hôtel du Limousin, soi-disant en convalescence. Il caracola tout autour avec sa moto, jusqu'à ce qu'une fenêtre s'ouvrît. Deux minutes plus tard, ils se rencontrèrent un peu plus loin dans la même rue déserte.

– Je suis content de te voir. Les gens d'ici évitent de me parler. Ils me croient encore malade et craignent la contagion. J'espère qu'on ne va pas rester longtemps dans ce bled.

– Loue une petite voiture, pas trop clinquante mais rapide. Je passerai de temps en temps devant ton hôtel, s'il y a un message, accroche une serviette à ton balcon. Par contre, si moi j'ai besoin de toi, je porterai un foulard blanc et dans ce cas, fonce à la tour d'Yssandon. Tu m'attendras dans l'église.

Le manoir accroché à flanc de coteau se nichait sur une colline surplombant la vallée. Idéal pour surveiller les alentours, et si la garde était bien faite, on savait déjà là-haut qu'un motard montait dans leur direction.

Une espèce d'escogriffe, du genre brindille boutonneux, mince et grand, vêtu d'un treillis, refusait de le laisser entrer. David se mit en colère, lui dit qui il était. Finalement, face à l'autorité qu'il manifestait, il lui ouvrit la grille. David ne lui laissa pas le temps de respirer et le coucha pour le compte. Il le jeta sur son épaule, ramassa son gourdin et se dirigea vers la porte de la maison qu'il ouvrit avec fracas d'un coup de pied, à la stupeur de la demi-douzaine d'hommes assis autour d'une table. Il jeta le garde à terre en gueulant.

– Alors, bande de branleurs, c'est comme ça que la maison est gardée ? N'importe qui peut entrer. Qui dirige cette putain de

taule ?

Deux colosses s'avancèrent. David ne leur laissa pas le temps de faire des sommations. Ils se retrouvèrent dans la même position que leur collègue. Puis il sortit un couteau en se faisant menaçant. Il déclara vouloir parler au responsable. Jean-Baptiste, attiré par le bruit, pénétra dans la pièce. Interloqué par la scène, ce dernier resta silencieux. Finalement, il se ressaisit, le salua cordialement afin de ne pas perdre la face et le présenta comme le nouveau responsable du centre d'entraînement. Il y eut un murmure dans le groupe. David les fixa un à un sans complaisance et suivit Jean-Baptiste dans son bureau. La situation était claire. Ils étaient seize en tout, encadrés par Claude Morin. Il fut convenu que David rencontrerait tout ce joli monde au dîner prévu à 19 heures. À 18 h 45, on frappa à sa porte. David, revêtu d'une tenue kaki, laissa sa chemise largement ouverte afin de montrer sa jolie médaille qui lui servait de laissez-passer. Un ceinturon et un *flight jacket* complétèrent son déguisement.

À 19 heures pile, il ouvrit la porte de la grande salle. Le brouhaha des conversations cessa immédiatement. Tous les regards convergèrent vers lui. Il souhaitait une entrée théâtrale ; il l'avait. Certains se levèrent, d'autres restèrent assis. David les fixa sans un mot. Chacun se leva l'un après l'autre. La télé braillait, un rasé se précipita pour l'éteindre. Une fois tout le monde debout et immobile dans un silence religieux, David tendit le bras, claqua des talons et gueula « *Heil Hitler* ». Seize bras se tendirent à leur tour. L'ambiance était créée.

– Je m'appelle Georges Frenoux, avec un x à la fin. Je suis chargé de m'assurer que vous êtes capables d'assumer des missions difficiles. Vous n'êtes pas ici dans un pensionnat pour jeunes filles. Nous allons passer quelque temps ensemble. Vous allez en baver et je me fiche de savoir si vous allez m'aimer ou

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

camions déposaient sans cesse des caisses scellées. Une armada d'ouvriers montait à bord le matin pour n'en repartir que le soir. L'armée libyenne avait établi, tout autour, un cordon de sécurité aussi infranchissable que celui qui entourait Fort Knox. Ce *combattant* du Mossad avait réussi à se faire engager parmi les ouvriers, mais il n'avait pas accès aux endroits stratégiques. Moshé considérait ces informations comme fiables et elles se recoupaient avec celles fournies par David. Les services secrets israéliens étaient sur les dents, d'autant que des bruits de bottes alarmants émanant des leaders arabes ne laissaient planer aucune équivoque. Israël était sans cesse victime de raids terroristes dont les objectifs n'étaient pas seulement militaires. Le gouvernement hébreu informa, le 10 mai 1967, qu'il ne resterait pas sans réaction devant les agressions arabes venues de Syrie. Face au processus irréversible d'une guerre au Moyen-Orient, les services secrets de tous les pays s'agitaient dans tous les sens. La CIA marchait la main dans la main avec le Mossad tout en gardant ses distances, comme à l'habitude. Cependant, pour l'État hébreu, la priorité restait l'opération M.M.

Venant de France, rien de nouveau, mais l'affaire n'en était quand même pas au point mort. L'infiltration dans « *Das Adler Reich* » se poursuivait. Le lendemain de la parution dans le journal relatant la découverte du corps « anonyme » de Jean-Baptiste, un article parut concernant, cette fois, la découverte d'une voiture de location dans un chemin de campagne, l'aile gauche avant cabossée, le pare-chocs tordu, les coussins maculés de sang. Pas de commentaires particuliers, mais nul doute que la gendarmerie avait sûrement fait le rapprochement. Le stage se terminant, David avait décidé de partir le lendemain, avant que l'enquête amène les gendarmes jusqu'au Chat noir. Le soir même, David et Alain eurent une longue conversation où il fut question de Jean-Baptiste, qui aurait dû faire partie du voyage

en Bolivie, le 15 mai suivant. C'est alors qu'Alain devint plus précis :

- Que vas-tu faire lorsque tu seras à Paris ?
- Chercher du travail, répondit David.

Alain, sans répondre, se leva, prit une bouteille d'eau-de-vie et deux verres. Il porta un toast à l'excellent travail accompli par David et lui proposa tout de go de l'accompagner en Bolivie, balayant d'un large geste de la main un possible refus, arguant le bénéfice qu'il pourrait en retirer, concrétisé par la promesse d'un joli pactole. Ils scellèrent l'accord par un énième verre de schnaps, se serrant les mains avec vigueur. David avait hâte d'en aviser Moshé afin de prendre toutes les dispositions nécessaires.

*

Aaron l'attendait au sixième étage, avec un message de Moshé lui donnant rendez-vous pour le lendemain. Puis il appela ses *syanim*, leur demanda de se mettre en rapport avec les *teuds*¹, à qui il demanda un passeport avec un visa pour la Bolivie. Aaron lui donna de bonnes nouvelles de Simon en lui tendant le calepin de Jean-Baptiste. Tout y était : les contacts de l'état civil, les résultats de l'enquête et le rendez-vous avec l'administration pour aller chercher les résultats. Muni de la carte d'identité de Jean-Baptiste, Aaron s'y rendrait afin de lever tout doute possible.

Le lendemain, 13 mai, deux jours avant son départ, David rencontra Moshé au bois de Boulogne. Il reconnut ses gardes du corps qui avaient fait avec lui l'expédition en Syrie. Il passa devant eux sans un mot ni un sourire, comme s'ils ne se connaissaient pas. Sécurité oblige. Moshé était assis sur un banc, à l'écart. Vêtu d'un pantalon en toile et d'une chemisette à

manches courtes, il avait l'air d'un retraité prenant son bain de soleil quotidien. Son regard perçant caché derrière des Ray-Ban ne le quittait pas. Il ne bougeait pas, mordillant son cigarillo, et il le laissa passer devant lui. Au bout de quelques instants, suffisants pour s'assurer que David n'avait pas été suivi, il se leva et marcha dans sa direction. Ils pénétrèrent dans le sous-bois ; David lui fit un rapport complet. Moshé posait des questions précises, hochait la tête.

– Pourquoi toutes ces précautions ? demanda David en lui désignant les barbouzes.

– Trop de monde sur le coup. Ton affaire est grave, répondit-il en ôtant ses lunettes qu'il nettoya avec un mouchoir en papier. Tu dois savoir que la salle de bal est maintenant encombrée. Le KGB avec Nichka Koïer n'est probablement pas seul. Il y a sûrement la CIA qui balance ses confidences avec un lance-pierres ; les groupes néonazis qui s'agitent ; et les services français qui nous ont posé des questions par la voie diplomatique. Il semble même que les Anglais aient mobilisé leurs meilleurs James Bond et, bien entendu, les pays arabes qui n'y comprennent rien, mais qui sont bien capables de foutre la merde. Jusqu'aux Allemands et certainement d'autres chancelleries qui considèrent que tout ce tintouin préfigure une guerre au Moyen-Orient. Tous les services du Mossad ont cherché des informations sur les membres néonazis. Sans résultats, tout s'arrête à la frontière de l'Europe. On fait filer les responsables, mais ce n'est que du petit gibier. La meilleure piste, c'est la tienne.

David avait compris. Il faisait cavalier seul et il devait continuer ainsi. Enfin, pas vraiment seul puisque à La Paz, il aurait comme soutien Franz Walther, « très bien noté au Mossad », lui dit Moshé.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nazis ayant fui l'Allemagne après la guerre, et insistait sur l'admiration qu'elle portait à ces hommes qui avaient su tirer leur épingle du jeu. David fixa la jeune femme qui lui rendit son regard sans sourciller. Sur ces entrefaites, Aaron fit son entrée dans le restaurant, tenant au bras la belle Indienne qui, elle, tenait son sac à deux mains comme pour protéger son salaire et peut-être la prime supplémentaire qu'elle avait reçue. Un groom agitant une petite clochette brandissait un écriteau où le nom de Georges Frenoux était inscrit. David alla à la cabine téléphonique, écouta, puis raccrocha, perplexe. Alain Baudin venait de lui confirmer le rendez-vous du soir, mais n'avait pas mentionné s'il y serait ou pas. En revanche, il y avait réunion l'après-midi, mais David n'était pas convié. La manière dont Alain lui annonça le programme le rendit soupçonneux. Avait-il été découvert ? Si oui, comment ? Ne pas aller à cette réunion équivaldrait à abandonner l'affaire sans apprendre l'essentiel. Quand la bombe devait-elle être envoyée et par quels moyens ? Sa décision fut vite prise. Il irait se jeter dans la gueule du loup et, en cas de problème, il aviserait sur le terrain.

Delah l'attendait tranquillement en sirotant un café. Aaron passa près de sa table. Aussitôt, David sentit des vibrations sous sa plante des pieds.

– Excusez-moi, dit-il à la jeune Américaine, un dernier coup de fil à passer, ensuite nous prenons nos pelles pour aller faire des petits trous dans la campagne et ainsi peut-être découvrirons-nous comment les Indiennes, il y a trois mille ans, s'habillaient pour leur nuit de noces.

– Et si on ne trouve rien.

– Cela voudra dire qu'elles se couchaient nues.

– Finalement, rien n'a changé en trois mille ans, lui dit-elle avec un sourire suave.

David suivit Aaron qui se dirigeait vers les toilettes.

– À part ta salle de bains et les toilettes de l’hôtel, tu n’as pas un autre endroit où nous pourrions discuter plus confortablement ?

– Cesse d’être snob, répliqua Aaron. J’ai eu Moshé en ligne. Il semble que le sous-marin affrété par les Libyens soit le bon. L’armement est payé par un commanditaire anonyme d’Amérique du Sud.

– Inutile de chercher plus loin.

– Attends, ce n’est pas fini. Les fonds transitent par Genève. Le sous-marin n’est pas acheté, mais loué pour un mois et est baptisé, durant cette période « *Das Adler Reich* ». Pas besoin de te faire un dessin. Il est affrété pour une seule mission qui devrait avoir lieu début juin. D’après certains renseignements, poursuivit-il, le sous-marin doit faire une première escale à Naples. Après, c’est le mystère.

– Bon, c’est du boulot de premier choix. On sait comment ils vont transporter la bombe. On connaît la date approximative de l’explosion. Mais tout ça n’est pas suffisant. Nous devons en savoir plus. Par exemple, la date exacte du bombardement, afin qu’il y ait une action préventive des forces israéliennes. Avant, ça ne servirait à rien. Après, ce serait trop tard. Il faut aussi une certitude que le sous-marin soit bien le transport, on n’est sûr de rien pour l’instant. Il y a trop de zones d’ombre.

– Comment ça ?

– Cette histoire de sous-marin est trop visible et peut-être un leurre. À moins qu’ils soient sûrs d’eux et ne se cachent pas. Mais je les crois plus malins. Je ne peux pas transmettre des approximations à Israël. De plus, je crois être repéré par les nazis : j’imagine qu’ils me réservent une surprise pour ce soir.

– Dans ce cas, n’y va pas. Ce ne sont pas des sentimentaux.

– Je sais. Mais il manque quelques pièces à mon puzzle. Je dois en savoir plus. Il me faut un coup de main ; qu’as-tu fait de

Franz Walther ?

– Moshé doit le faire rapatrier. Pour l’instant, il dort. Je lui ai donné ce qu’il faut pour ça.

– Réveille-le. J’ai besoin de toi et de lui ce soir. Préviens Moshé que Walther reprend du service. Pendant que je termine mon déjeuner avec l’Américaine, va visiter sa chambre. J’aimerais être certain qu’elle soit du bâtiment. Appelle Moshé, qu’il confirme s’il le peut. Où en es-tu avec le Russe ?

– Je n’ai pas pu m’en occuper.

– Laisse tomber. Nous allons très vite quitter la Bolivie. Inutile de le laisser croire qu’il nous gêne.

Delah et David furent de retour vers le milieu de l’après-midi. Le couple croisa dans le hall l’homme du KGB qui les suivit du regard un bon moment. La jeune femme alla se changer tandis que David alla se reposer dans sa chambre qui, comme à l’habitude, avait été une nouvelle fois visitée. Il s’assoupit dans un fauteuil et fut réveillé par les fourmillements dans sa chaussure. Il alla jusqu’au bar, se dirigea immédiatement aux toilettes où Aaron l’attendait.

– Positif, dit ce dernier. La fille est bien de la CIA.

– Bon, ça confirme, dit David en étirant un long bâillement. Je manque de sommeil, ajouta-t-il en s’excusant. Où en est Franz ?

– Complètement paumé, jusqu’au moment où il a reçu les instructions de se mettre à ta disposition.

– Très bien. Réserve-moi une place dans le premier avion pour Paris demain matin, mais au départ de Sucre. Dis à Moshé que je passerai voir Martha. Qu’il fasse, de toute urgence, vider mon studio et la chambre du sixième. Qu’il ne reste plus une seule trace de mon passage. Puis qu’il me réserve une chambre au grand hôtel de Milan pour demain soir. Qu’il me prenne un billet d’avion pour Milan. Martha me le donnera. Toi, tu pars

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Nous n'avons rien trouvé. Vous semblez n'exister nulle part et pourtant, vous bénéficiez d'appuis importants. Je suis chargé, au nom de la CIA et du gouvernement des États-Unis, de vous remercier et de vous accorder le privilège, rarissime, que seuls ont les agents très spéciaux de notre pays.

Sans faire cas du haussement de sourcils de David, Jim Birley poursuivit tout en lui tendant une feuille de papier.

– Voici un numéro de code. Apprenez-le. Vous pouvez vous en servir dans n'importe quel pays du monde. Sans vous poser de questions, nos services seront à votre disposition. Attention, ce code change tous les six mois et vous est entièrement personnel. Après, je ne sais pas...

David brûla le papier dont il éparpilla les cendres par la fenêtre de la voiture. Il savait que le cadeau était empoisonné. Cette manœuvre avait plusieurs buts. Un : une tentative de le récupérer. Deux : s'il faisait appel à eux, il dévoilerait ainsi une facette de sa mission. Trois : il s'imaginait bien qu'on lui accorderait tout, sauf ce qui pourrait les gêner. Pour finir, il décida de ranger ce numéro dans la case « gadget ». Mais ce fut avec un grand sourire un peu moqueur qu'il remercia son interlocuteur.

– Merci, quoiqu'un peu surpris que vous ayez pu vous imaginer que j'allais m'en servir souvent. Nous avons, certes, beaucoup de ressemblances dans notre combat, avec cependant une différence : moi, je suis un solitaire.

Birley le remercia de sa franchise, lui témoignant également sa profonde estime. Il ajouta qu'il s'y attendait, mais il espérait néanmoins que leurs chemins se croiseraient de nouveau. L'homme était vraiment sympathique. Ils se serrèrent la main sans se quitter du regard. La voiture les emmena jusque sous les ailes du Boeing.

À 11 h 35, l'avion s'éleva majestueusement dans le ciel. À 11 h 40, l'hôtesse de l'air apporta un câble à David. *L'aigle de Colombie s'est envolé pour mille ans.* Il sourit, satisfait du travail du Mossad. Puis, quelques minutes plus tard, l'hôtesse revint avec un nouveau câble. *Navré de ne pouvoir vous rejoindre – stop – accident à l'aéroport – stop – jambe gauche fracturée suite à collision avec chariot conduit par F.W.* Cette fois, le télégramme était signé N.K. Ce qui, malgré le mélange des initiales, indiquait clairement que l'agent du KGB était hors circuit. Vingt minutes plus tard, l'hôtesse apporta un nouveau câble provenant cette fois de Delah : *Trouvé la médaille – stop – première fois que l'amour me décore – stop – sera mon unique trophée dans ma chasse – stop – I love you – Signé D.M.K.*

Avant de quitter la chambre, il avait déposé sur l'oreiller sa médaille en or, représentant la croix gammée.

Les volets de bois de la boutique du Bouton Chic étaient tirés lorsqu'ils arrivèrent devant. Ils grattèrent à la porte qui s'ouvrit instantanément sur la silhouette massive de Martha et celle de Moshé, qui, pour une fois, affichait un large sourire.

– Content de vous voir en entier, les gars. Le temps m'a paru long. Suivez-moi dans la pièce d'à côté. Martha a prévu un festin pour vous.

David et Aaron profitaient de ce moment de repos, de cette parenthèse dans leur mission. Le dîner fut gai, mais la parenthèse se referma. Sur un signe de Moshé, Martha se retira. David fit alors un rapport détaillé de la mission. Moshé, redevenu professionnel, posait sur un ton sec des questions précises.

– Et voilà, termina David, tu en sais maintenant autant que nous. Cette affaire est comme un iceberg. Tout ce que nous

savons se trouve au-dessus de la mer, mais le gros morceau est encore en dessous et pour savoir, il va nous falloir plonger.

Moshé s'était adossé à sa chaise en étirant ses jambes jusqu'à les faire craquer. De sa poche, il sortit un cigarillo. Sans se presser, il en défit le papier transparent qui l'entourait, joua quelques instants avec la bague gaufrée et dorée, puis l'alluma comme s'il s'agissait d'un gros Havane. Il en tira quelques bouffées, tenta de faire des ronds de fumée qu'il manqua piteusement.

– C'est du bon boulot. Mais ça n'est pas fini. Que comptes-tu faire maintenant ?

– Dormir.

– Mais encore ?

– Si tu es d'accord, foncer à Milan.

– Ça me paraît logique, répondit-il, le cigarillo coincé entre les dents.

– Suivre la seule piste qui nous reste. Ferrari avec qui Müller a rendez-vous aujourd'hui. J'espère que nous n'arriverons pas trop tard.

– Pas de problèmes, intervint Moshé, nous avons un homme à Milan qui prendra Müller en filature dès sa sortie de l'aéroport. Avec le décalage horaire, il ne devrait pas arriver avant la nuit. Ça m'étonnerait qu'il signe le contrat dans la foulée. Peut-être qu'un contact sera établi entre lui et Ferrari, mais pas plus. Sur l'Italien, nous n'avons pas grand-chose. Les *ksharim*¹ de Tel-Aviv ont fouillé. Il est fiché comme trafiquant d'armes de petite envergure. Là, il essaie de jouer dans la cour des grands. C'est un magouilleur et c'est tant mieux, il n'est pas à l'abri de commettre une erreur. C'est un touche-à-tout, électronique, drogue... Tout ce qui peut rapporter. Il est même un peu proxénète, mais dans le beau linge. Il fait baiser ses clients dans la soie, style relais châteaux. Mais attention, c'est un malin.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

reste constamment à l'écoute. Rends-moi compte de tout, même de ce qui ne te semble pas important. Maintenant, pars et que Dieu te garde.

Avram chargea son matériel, fixa David, lui fit un clin d'œil, puis se retira.

– Toi, dit David à Simon, tu prends une voiture et tu patrouilles dans le secteur des docks. Prends ta nounou avec toi et joue les touristes. Branche ton récepteur en permanence. Va dans l'armoire et prends du matériel. Que Dieu te garde.

– Tu ne connais pas ma maison en Israël, répondit Simon. Viens un jour, il y aura toujours un lit pour toi et une place à table. Que Dieu te garde aussi, ajouta-t-il en partant.

– Et moi ? dit Aaron. Que dois-je faire ?

– Tu viens avec moi. Il doit y avoir un homme qui se promène et qui ne sait pas quoi faire de ses trois roses.

Une partie de la terrasse était à l'ombre, l'autre en plein soleil. Un homme était assis, un bouquet près d'un verre d'orangeade sur sa table. David lui fit signe de le rejoindre à l'ombre. L'homme s'approcha, prit place, tout en tenant ses fleurs d'une main, son verre de l'autre. Ils ne s'étaient pas encore parlé. Ils burent tranquillement. David jugeait l'envoyé de la CIA. Quelques mots finalement échangés satisfirent David. Ce dernier expliqua rapidement la situation. Seulement le strict minimum. Au bout de quelques instants, l'homme de la CIA se leva, et tapota le dos de David en gage d'amitié.

– *No problem*. Dans moins d'une heure, je vous apporte le matériel et mes hommes seront en place. Mais entre nous, poursuivit-il, je trouve que vous êtes gonflé.

– Je sais, mais je n'ai pas le choix.

– OK, David. Je marche avec vous.

Quarante minutes plus tard, il était de retour, une grosse valise à la main qu'ils chargèrent dans la voiture de David.

Aaron au volant, David entra en contact avec Avram. Il écouta la bande magnéto. Rien d'intéressant. Même chose du côté de Simon. Ils s'arrêtèrent sur le quai des pêcheurs pour admirer les bateaux. La mer était étale. Quelques voiles, quelques yachts, rien qui puisse attirer l'attention de David. Pourtant, d'après Moshé, il ne pouvait manquer de le voir et de le reconnaître. Ils continuèrent sur la route qui serpentait le long de la côte, en direction des docks marchands qu'ils dépassèrent. Rien. Toujours rien. Ils continuèrent sur Pompéi en prenant comme repère le Vésuve, vaste entonnoir posé à l'envers sur la croûte terrestre. Après Torre del Greco, ils arrivèrent à la pointe de Sorrente d'où ils aperçurent la magnifique île de Capri. Ils s'arrêtèrent. David s'assit sur le capot de la voiture, scrutant la mer sans relâche. Ses puissantes jumelles balayaient le large. Un super yacht blanc de soixante mètres environ croisait au large. Il battait pavillon panaméen, ce qui n'avait aucune espèce d'importance. Il vira légèrement de bord. David put lire l'inscription à l'avant. « M.M. » en lettres d'acier que le soleil faisait briller. Il sourit, passa ses jumelles à Aaron qui s'exclama. « C'est lui. Nous le tenons. » Ils reprirent la route en sens inverse sans quitter des yeux le bateau qui filait tranquillement vers l'île des milliardaires, quand le talkie-walkie grésilla. C'était Avram qui les prévenait que Müller avait téléphoné à Ferrari et qu'il serait dans les bureaux de l'Italien dans une petite heure.

– Rien d'autre ?

– Si, plus important encore. Je viens d'enregistrer un appel de Belgrade. Le Volvo vient d'y arriver et le chauffeur a communiqué son itinéraire. Il devrait traverser la frontière yougoslave et être à Trieste le 30 mai. Il doit passer par Venise, Bologne, Prato, Florence, Rome, pour être à Naples le 3 juin. Il téléphonera de Rome pour confirmer la date d'arrivée.

– Bravo. Bon travail. Lorsque Müller et Ferrari seront ressortis, rejoins-nous à l’hôtel.

David appela Simon qui avait tout entendu de sa conversation avec Avram. Il lui intima l’ordre de tout lâcher, de retourner à l’hôtel avec sa nurse, de faire ses valises pour une longue balade d’une dizaine de jours, lui donna rendez-vous à l’hôtel tout en lui spécifiant qu’ils partiraient le lendemain matin.

Le yacht, qu’il ne quittait pas des yeux, était à mi-chemin entre Capri et Ischia. Aaron conduisait tranquillement. Ils traversèrent Naples et se garèrent sur le petit port de Pozzuoli. Ils pouvaient voir le bateau qui avait jeté l’ancre, se laissant bercer par le doux mouvement des flots. Là, ils louèrent un petit rafiote et son marin qui les mena jusqu’au yacht. La permission de monter à bord fut immédiatement accordée. Pour un bateau de plaisance, on ne devait pas y rire tous les jours. Pas une femme à bord. Que des marins aux biceps gonflés à la testostérone. Le commandant les attendait sur la passerelle. Il n’était pas seul. Franz Walther, en pantalon et tee-shirt blancs, était à ses côtés.

– Ne soyez pas surpris de me voir, dit ce dernier à David, mais il fallait à bord quelqu’un qui vous connaisse pour gagner du temps. Permettez-moi de vous présenter le commandant Haïm Landau, de la marine israélienne. Comme vous pouvez le constater, ajouta-t-il en souriant, il est en congé exceptionnel sur ce navire de plaisance.

Ce Haïm avait tout à fait l’allure d’un vrai loup de mer, exception faite de l’absence de tatouages sur les bras. Sa chevelure poivre et sel lui encadrait le visage terminé par un collier bien taillé. Une tête d’ours poilu aux yeux bleu clair de la couleur de la Méditerranée qu’il avait sillonnée de long en large. Un pantalon blanc, un tee-shirt à rayures complétaient le personnage haut en couleurs. Il entreprit de faire visiter à David

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

devait avertir David dès que le Volvo passerait. Le récepteur de ce dernier grésilla. Simon signala sa position. Il était à moins de cinq kilomètres.

– À tous, le bal va commencer. Simon, lâche le Volvo. Qu’il ne te voie pas. Évalue le temps et viens nous donner un coup de main. Aaron, fais tourner ton moteur et dès que tu vois le camion s’engouffrer dans l’entrepôt, fonce et bloque le rideau de fer qui ne manquera pas de descendre. Vous êtes là, les US ?

– *Yes sir.*

– Le rodéo dans une trentaine de minutes. Êtes-vous prêts ?
Le bateau ?

– Prêt à recevoir votre cadeau. *Bye bye. Take care.*

– Haïm !

– J’ai tout entendu. Les boissons sont au frais. On vous attend.

– Parfait. Pour tous, *black out radio. Mazel tov* à tous.

Le silence qui suivit fut impressionnant. Les bureaux des différents entrepôts étaient fermés. Pas un bruit ne troublait le calme de la rue. À 19 h 15, Müller arriva. David savait que sa seule chance de réussite était la surprise, comme il savait qu’en face, il n’aurait pas affaire à des enfants de chœur. Un bruit de moteur, le camion arrivait. Il entendit le chauffeur rétrograder les vitesses en vue des travaux. Le Volvo roulait au pas lorsqu’il passa sous la cache de David. Ce dernier en profita pour se laisser glisser sur le toit du semi-remorque. Le camion s’engouffra dans l’entrepôt dont le rideau de fer était levé. Soudain, il entendit le crissement des pneus de la voiture d’Aaron qui empêcha le rideau de retomber, suivi de près par les voitures des hommes de la CIA. La fusillade commençait à peine que déjà deux crânes rasés gisaient devant la porte. Les US s’étaient attaqués aux ballots de soie qu’ils sortaient du camion. Simon arriva au moment où les renforts nazis sortaient de tous

les côtés ; il fut fauché par une balle qui lui traversa le gras de la cuisse. Il eut juste le temps de se glisser à l'abri des grosses roues du bahut et eut la force de tirer en rafale, aidé en cela par les Américains. David fit signe à Avram de le suivre. Ils grimpèrent dans l'escalier qui menait aux bureaux. Müller – stupéfait de voir apparaître David – et Ferrari, accroupis derrière les fauteuils, n'en menaient pas large. Aaron se précipita sur Müller qu'il allongea d'une superbe droite.

– Ne tirez pas ! hurla Ferrari.

– Où est la bombe ! gueula David.

– Quelle bombe ?

La réponse fut nette et précise. Une giclée de plomb atterrit aux pieds de l'Italien. Dans le garage, le carnage continuait. Ferrari ne pouvait pas ignorer que la partie était finie pour lui, d'autant qu'une balle perdue était si vite arrivée.

– Dans le colis marqué « 3 », et le détonateur dans le « 4 » ! s'écria l'Italien que la peur tétanisait.

– Ordure ! C'est à ta fille que tu dois que je te laisse en vie.

– Ma fille ? Qu'a-t-elle à voir ?

Pour toute réponse, il l'assomma d'un coup de crosse. Il attrapa Müller par le col et l'invita à descendre voir ce qu'il restait de ses copains.

– Ne me tuez pas ! J'ai de l'argent. Je vous paierai cher, très cher.

– Ah ! Oui. Combien ?

– Ce que vous voulez. Vous n'aurez pas assez d'une vie pour le dépenser.

– Pas de chance. Je n'ai que de petits besoins. Allez, en route, dit-il en lui balançant un coup de pied aux fesses qui le fit rouler dans les escaliers.

Arrivés en bas, ils se mirent à l'abri d'une grosse balle de tissus. Les tirs étaient plus sporadiques. Certains nazis se

rendirent, d'autres étaient couchés dans leur sang. Les US avaient perdu un homme. Ils mirent les colis 3 et 4 sur des chariots électriques qu'ils conduisirent jusqu'au quai où un gros hors-bord les attendait. Ils emmenèrent avec eux Müller. « Tu voulais détruire Israël, tu vas maintenant en connaître les prisons », lui dit David. Il fallait faire vite, on entendait au loin les sirènes de la police italienne alertée par les détonations. Le bateau, chargé de la bombe et du détonateur, démarra plein pot, le yacht *M.M.* les attendait. Le lendemain, la presse locale annoncerait un règlement de comptes entre deux bandes rivales. La police ramasserait les corps, ferait une enquête qui serait transférée aux bons soins des services secrets italiens qui, briffés par la CIA, classeraient l'affaire.

David contacta le responsable du groupe US :

- Nous avons embarqué l'objet. Comment ça va pour vous ?
- Plus grand monde. Les sirènes de la police ont fait déguerpir les nazis. Nous décrochons. Pas besoin de créer un incident diplomatique.
- Merci de votre aide.
- Pas de quoi. Ce fut un plaisir. Pouvez-vous me dire, maintenant, ce qu'il y avait dans les ballots ?
- Mais c'était marqué dessus. De la soie. Rien que de la soie.
- OK, David. Gardez-m'en un morceau pour me faire une cravate. *Good bye and good luck.*
- *Chalom. God bless you.*

20 h 20. Le soleil se couchait en baie de Naples. Un canot s'était lancé à leur poursuite. Il venait du sous-marin qui devait transporter la bombe. Du hors-bord, lourdement chargé, moins rapide que le zodiac, David voyait la distance entre eux se réduire. Il envoya des signaux, d'autant, pensait-il, qu'il devait avoir un armement important. Lui ne disposait que des quelques

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Ça te plaît ? dit-elle. Si t’es gentil et que tu me donnes un petit supplément, j’te ferai tout ce que tu voudras.

– Tiens, lui dit-il en lui tendant une liasse de billets de 100 francs. C’est pour toi. Et tu en auras d’autres si tu es tout à fait gentille.

Il la sentait inquiète, se demandant ce qu’elle devait faire en échange.

– Ne t’inquiète pas, poursuivit-il. J’ai des goûts simples et je suis généreux. Relaxe-toi, je ne suis pas un sadique.

– Déshabille-toi, lui répondit-elle, rassurée, tout en ôtant ses vêtements. Je vais m’occuper de toi. Tu ne le regretteras pas.

Bien qu’elle eût un corps superbe, David ne bougea pas de son fauteuil. Il hésita un court instant, regretta. Il n’était pas venu pour ça. Il lui fallait savoir où il pouvait rencontrer son souteneur.

– Tu veux peut-être que je te déshabille ? lui demanda-t-elle d’un air gourmand. Face au mutisme du jeune homme, elle ajouta : T’es gentil. Tu m’as bien payée, mais t’es sûrement pas venu uniquement pour me regarder et pour faire la conversation.

– Si, justement. C’est pour causer avec toi que je suis monté.

– T’es flic ?

– Mais non, répondit-il en pensant qu’on ne pouvait pas passer dans la rue Saint-Denis sans baiser et qu’alors, on était immédiatement logé à l’enseigne de la maison poulaga. Je souhaite seulement rencontrer Karim.

– Qu’est-ce que tu lui veux ?

– C’est pour affaires. Alors où ?

– J’sais pas, dit-elle nue au milieu de la pièce. J’sais pas, répéta-t-elle en essayant de renfiler sa culotte.

– Non, je préfère que tu restes nue.

– Alors, t’as changé d’avis. Allez, déshabille-toi, on va faire une bonne baise. Allez, viens !

– Non, je n’ai pas changé d’avis. Tiens, voilà cinq billets de 100. Ils sont à toi si tu me dis où je peux rencontrer ton mac.

– Va te faire enculer. J’suis pas une balance.

De l’autre main, David sortit un petit pistolet. Il ne souriait plus. Le regard froid, métallique. Yasmina ne s’y trompa pas. Terrifiée, elle se pétrifia, sa petite culotte à la main, se servant de ce bout de dentelle noire comme d’un bouclier. Mais la peur l’incita à parler.

– Il prend le pastis tous les soirs à 7 heures au tabac, en face. Tu ne peux pas le manquer. Il a la moitié des dents de devant en or. Il en est tellement fier qu’il sourit tout le temps.

– J’espère que tu ne m’as pas menti, dit-il en extirpant son mètre quatre-vingt-dix du fauteuil, tout en rangeant son revolver. Je ne lui veux pas de mal à ton mac. Juste causer business. Préviens-le, je serai à 7 heures au tabac.

En passant près d’elle, il lui subtilisa sa culotte et la fourra dans sa poche.

– Souvenir, lui dit-il. C’est pour ma collection, ajouta-t-il en lui claquant les fesses qui, à l’occasion, lui servaient de gagne-pain.

– Et les biffeçons ??? Va te faire foutre connard !!!

David ne réagit pas. Il sortit suffisamment vite pour esquiver les chaussures qu’elle lui balançait et qui atterrirent sur la porte fermée, suivies d’une bordée d’injures... mettant ainsi un terme à une liaison de courte durée que David regretta en se remémorant les seins de la Marocaine, pointés vers le cosmos.

2

L'odeur de cire embaumait la boutique de Martha. Elle était occupée lorsque David entra. Semblant inquiète, elle lui demanda de patienter. La porte du magasin se referma derrière le client. Elle se retourna, le serra dans ses bras.

– Oh ! Comme je suis contente de te revoir, dit-elle en lui plaquant deux baisers sonores sur les joues. Naturellement, tu déjeunes avec moi. J'ai fait de la bonne cuisine ashkénaze, poursuivit-elle en tirant les rideaux de la vitrine.

Les yeux mi-clos, les joues rosies par le repas et le vin, Martha observait David. Elle s'alluma une cigarette.

– Alors, jeune *sabra*, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

– Tu savais que j'étais à Paris ?

– Oui, mais je ne t'attendais pas aussi vite. Tu as un problème ?

David acquiesça. Il réfléchissait à ce que Martha savait de sa mission. Servait-il d'appât pour un gros poisson ? Moshé l'avait-il envoyé à l'aveuglette ? Ce n'était pas son style. Il était son meilleur agent, donc pas à sacrifier.

– Martha, je ne sais pas sur quoi je marche. Dis à Moshé que j'ai pu avoir un contact et que j'aimerais bien en savoir plus. J'ai rendez-vous ce soir, poursuivit-il. Je suppose que je serai attendu. J'ai besoin d'un soutien solide. C'est possible ?

– Possible. Où et avec qui ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il ne prit pas garde au serveur qui lui apportait un bourbon. Son regard était occupé à contourner les formes généreuses de la grande brune aux yeux noirs qui émergeait de l'eau. Dans la monnaie du pays, elle valait au moins douze chameaux. Elle s'installa à une table proche de celle de David, s'essuya comme l'aurait fait une danseuse du Crazy Horse Saloon, c'est-à-dire avec grâce et une certaine sensualité, se couvrit d'une chemise d'homme, sortit une cigarette de son paquet et chercha ostensiblement un briquet qu'elle ne trouva pas. David fit signe au garçon qui gratta une allumette. Au moment de partir, il le retint, fixa la jolie baigneuse.

– Que voulez-vous boire ?

– C'est la bonne heure pour un dry martini, dit-elle en compulsant sa Rolex or et acier, en espérant, ajouta-t-elle, que le barman sache le préparer, tout en s'installant naturellement à la table de David. Je m'appelle Souria.

– Gary Marchand. Je suis Canadien, de Montréal. Je suis venu au Maroc afin de repérer des sites pour y implanter des villages-vacances.

Ils se plaisaient. Elle accepta de l'accompagner à la visite du Tanger *by night*. Il l'attendrait à la réception à 20 heures. Elle arriva dans un fourreau noir qui lui collait à la peau. Ce fut à pied qu'ils se rendirent au cabaret Aux Trois Berbères. La façon dont elle marchait défiait tous les articles de la Déclaration des droits de l'homme et attirait les regards masculins et la désapprobation des femmes. La salle était comble. Sur scène, une demi-douzaine de gardiennes de chèvres se trémoussaient au rythme des tambourins. Le maître d'hôtel regretta de ne pouvoir les recevoir, toutes les tables étaient occupées, sauf une, qui par enchantement, se trouva libre au moment même où David lui glissa, en guise de pochette, un billet de cent dollars.

Elle, tout en noir à la démarche chaloupée. Lui, tout en blanc. Ils ne passèrent pas inaperçus. David regarda Souria. Elle était jolie, désirable. Il venait d'arriver à Tanger. Rien ne pressait. Il aurait tout le temps demain de s'occuper des affaires de pétrole. Plus tard, après le dîner, elle le suivit dans sa chambre...

Le jour filtrait timidement à travers les persiennes fermées. Souria se détacha du corps de son amant, se leva sans faire de bruit. David, immobile, entrouvrit un œil, observa la Marocaine qui, sans vergogne, lui faisait les poches. Elle semblait ne pas s'intéresser à son argent, en revanche son carnet, lui, était bien l'objet de sa recherche. Elle le feuilleta avec une très grande attention. D'une démarche féline, elle se déplaçait en silence, tous ses sens en alerte comme un chat sauvage guettant sa proie. Elle voulait en savoir plus sur ce Canadien aux yeux bleus, trop beau pour être ce qu'il prétendait être. David n'avait aucune inquiétude. Rien dans ses papiers n'était susceptible de le trahir. Alors pourquoi ? La curiosité ? Un peu léger, pensa-t-il. Il était averti, il se méfierait. Souria regagna le lit, se glissa sous la couverture, se pelotonna contre lui. David feignit de somnoler. Il se retourna, l'étreignit, lui fit l'amour.

Tandis qu'ils roulaient vers Tétouan, à quelque cinquante kilomètres de Tanger, David essayait de comprendre le pourquoi de son comportement. Il sourit au souvenir de leur nuit. Pour cela, il n'avait pas besoin d'explication. Ils garèrent la voiture près d'une place aux mosaïques bleu et jaune. Se promenèrent dans le souk. Écoutèrent les murmures de l'eau bouillonnante des fontaines cachées parmi les arbres. Arpentèrent les ruelles du bazar aux nombreuses échoppes, puis arrivèrent sur une place jalonnée de sources coulant en cascade sur les faïences aux dessins cannelés. Là, ils s'installèrent à la terrasse d'un restaurant à l'abri de l'hospitalière fraîcheur des arbres. David

commanda un tagine de poulet accompagné d'un Boulaouane gris bien frais.

– Qu'as-tu appris sur moi en fouillant dans mes papiers, cette nuit ?

– Tu m'as vue et tu ne m'as rien dit ? dit-elle sa fourchette à mi-chemin entre l'assiette et sa bouche.

– Non, je n'ai rien à cacher. Si tu voulais savoir quelque chose, il suffisait de me le demander. Dis-moi, qui es-tu vraiment ? Pour qui travailles-tu ?

Cette fois, elle reposa sa fourchette et soutint son regard. Leurs yeux croisaient le fer. Sans sourciller, elle lui expliqua qu'elle voulait savoir qui il était, lui avoua attendre, à Tanger, son ami, un Anglais.

– Il est dans les affaires du pétrole. Il travaille pour le compte de la PLC, Petroleum Limited Company. Il vient me chercher pour aller au Nigeria.

– Quand arrive-t-il ? questionna David fortement intéressé par la tournure que prenait la conversation.

– Ce soir.

– Bon, parle-moi de toi plutôt, lui répondit-il afin de la mettre en confiance et de ne pas lui révéler l'intérêt qu'il portait aux affaires de son ami.

Elle était orpheline. Son père, officier dans l'armée royale, avait trouvé la mort le 10 juillet 1971 pendant la tentative du coup d'État militaire à Skhirat. Sa mère, juive, inconsolable, se donna la mort quelques jours après. Fille unique, Souria se retrouva à la tête d'une immense fortune, composée pour l'essentiel de terres cultivables que gérait un lointain cousin, un musulman fanatique. Il ne lui pardonnait pas ses origines juives et leurs relations se bornaient au virement qu'il lui envoyait chaque fin de mois. C'est à Oxford qu'elle rencontra Peter Gordon, lors de la remise des diplômes, en juin 1968. À vingt-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Au moment où l'avion s'apprêtait à atterrir sur la piste de Marbella, Sylvie planta ses ongles dans l'avant-bras de David. Elle relâcha son étreinte lorsqu'elle sentit les soubresauts de l'appareil roulant sur la piste. Le temps de récupérer leurs bagages et de louer une voiture, ils empruntèrent la route qui les menait à l'hôtel du Golf. Un palace prestigieux. Ils se garèrent entre une Rolls-Royce et une Maserati. Leur voiture – si petite – n'inspira pas le portier qui vint prendre leurs bagages en traînant les pieds. David décida qu'il ne lui donnerait pas de pourboire. En revanche, la chambre était superbe. Elle s'ouvrait sur une grande terrasse avec vue sur la mer bordée d'une plage au sable fin. Sur la droite, on pouvait voir le trou numéro un du parcours de golf ; deux golfeurs dans la petite voiture électrique que suivaient deux caddies et Karim avec son sourire à 18 carats. Le *camarero*, sympathique et déférent, posa les valises dans la chambre. Lui eut droit à un bon pourboire.

Tandis que Sylvie se rafraîchissait sous la douche, David inspecta la chambre à la recherche d'éventuels micros. Il n'y en avait qu'un seul sous le vase de fleurs. « Rudimentaire », se dit le jeune homme en sectionnant les fils, plus par principe que par nécessité. Puis il la rejoignit, lui savonna le corps...

Étendus, nus, sur des chaises longues, face au soleil qui inondait la terrasse, Sylvie s'était assoupie.

– Enfile quelque chose, lui dit-il, nous allons nous promener et prendre quelques photos.

À cette heure particulièrement chaude de la journée, le parcours de golf était désert. Seuls deux joueurs se trouvaient sur le green du quatorzième trou. David était persuadé que Ben Hafiz était l'un d'eux. Karim les attendait au volant de la voiture, à l'ombre. David en fit quelques clichés, tandis que Sylvie, mannequin professionnel, prenait des poses.

À quelques kilomètres, le port José Baños sertissait ses magasins luxueux comme les diamants d'une bague glissée au doigt d'une vieille main ridée. Tout autour de cet enchevêtrement d'apparat, la campagne était sèche, le sol granuleux d'avoir trop chaud, arrosé seulement par la sueur des *campesinos*, ces fiers paysans qui tirent leur nourriture d'un sol ingrat, fatigué d'être trop sollicité. Puerto José Baños brillait de jour comme de nuit. David et Sylvie se promenaient sur le port. Sur le pont du *Las Doce de la Noche*, Avram arrosait le minable rafiote dans l'espoir d'en améliorer l'aspect. Apercevant David, il rangea son tuyau, descendit dans la cabine. Le couple s'installa à une terrasse face au bateau. Tandis que Sylvie compulsait la carte, David alla rendre visite à ses compagnons. Il les trouva en train de vider une bouteille de vin blanc de pays. Simon lui tendit un verre qu'il but d'un trait.

– À développer immédiatement, dit-il en tendant la pellicule. Je suis en face. Il y a urgence. Prévenez-moi dès que ce sera prêt. J'ai rendez-vous avec un Anglais que je ne veux pas manquer. Mais avant, il faut faire le nettoyage des indésirables.

Puis il suivit Avram qui lui fit visiter les installations. Si le bateau ne payait pas de mine, l'intérieur était plutôt du genre sophistiqué. Un vrai laboratoire miniaturisé. Il rejoignit Sylvie qui ne lui posa pas de questions. Une demi-heure plus tard, Avram se tenait sur le pont, essayant d'attirer l'attention de

David. Il s'excusa de nouveau auprès de la jeune femme et monta à bord du bateau. Il regardait les photos dont il fit le commentaire.

– Voici Karim. Je ne peux pas rentrer à l'hôtel tant qu'il est là. Je sais qu'à l'heure actuelle, il y déjeune en compagnie de deux golfeurs. Peut-être d'autres convives aussi. Il faut le retirer du circuit. Ça urge. Je dois rencontrer mon Anglais sans l'avoir dans les jambes.

Puis il expliqua comment il voyait l'opération.

– Attention, ajouta-t-il, ce mec est une anguille. Il s'est déjà sauvé d'un lieu bien gardé. J'ai besoin de matériel.

Simon l'accompagna à la soute, déplaça une grosse caisse à outils, ouvrit une trappe et lui dit de se servir en précisant qu'il y avait toutes sortes de calibres et qu'en cas de non-satisfaction, on acceptait les réclamations.

– Sans m'en dire plus qu'il ne faut. Est-ce que tu risques gros ?

– Tout dépend de ce qu'on appelle un « gros risque ». Si je suis reconnu ou si on apprend pour qui je roule, dans ce cas, je ne pourrai jamais te raconter la fin de l'histoire. Si c'est le cas, avertis Moshé pour que vous continuiez cette mission, très importante pour Israël. Je ne peux pas t'en dire plus actuellement. Ça, dit-il en désignant un objet, c'est bien un bip-bip ? Je le prends. Lorsque vous aurez écarté Karim de ma route, fais-le fonctionner. Maintenant, foncez, le temps presse.

À la question que lui posa Sylvie, « Où diable étais-tu ? », David considéra qu'il était temps de la mettre – un peu – au courant des réels motifs de son voyage à Marbella.

– Écoute-moi attentivement et surtout ne me pose pas de questions – le joli sourire de Sylvie se figea, tout en faisant signe qu'elle était d'accord. Avant tout, tu dois savoir que j'avais vraiment envie de passer quelques jours avec toi. Inutile

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Au moment de franchir le portique au-dessus duquel les armoiries de Ronda étaient soutenues par les cornes de deux taureaux, David fut arrêté par un homme qui lui demanda du feu. Tandis qu'il allumait sa cigarette à la flamme du briquet tendu, il murmura : « S'il était dedans, on l'aurait vu. Il n'est pas encore passé. Franz est à la tribune officielle. Dès qu'on coince ton nazi, il te fera signe. »

La piste de sable jaune safran était immaculée. Les gradins se remplissaient. Les cris, les rires se mêlaient au son cuivré de la fanfare. Les femmes, en robes de taffetas aux couleurs criardes, se cachaient derrière de grands éventails qu'elles agitaient d'un gracieux mouvement de poignet à peine perceptible. Une hôtesse les conduisit à leur place, insistant pour que David prenne le siège à la gauche de Ben Hafiz. Gilles entraîna M.M. aux toilettes. Ils croisèrent Simon. David lui fit signe de les suivre.

– Quoi de neuf ? questionna David. Tu peux parler devant lui, ajouta-t-il en désignant Le Brennec.

– As-tu vu Franz ? Sans attendre, il poursuivit : Sa Conchita lui a fait des confidences. Elle est mouillée dans un trafic de drogue. Et tu ne sais pas le meilleur ? C'est ton copain nazi qui en est le patron. Et Ben Hafiz est aussi dans le coup. Il paraît que c'est lui qui achemine la drogue jusqu'à Marbella. Ensuite, Schmutz la prend en charge et livre en France par les charters touristiques de Conchita.

– Cadeau pour toi, dit David à Gilles que la conversation intéressait au plus haut point. Si tu veux, on peut mener les deux affaires de front. Bien que la mienne soit prioritaire, on te donnera tout le coup de main dont tu auras besoin.

– J'accepte, dit l'homme de la DST.

– Dans ce cas, on ne peut plus éliminer Schmutz. S'il venait à disparaître, Hafiz le ferait rechercher et découvrirait le lien avec nous. De plus, raisonnablement, je ne pense pas qu'il me

reconnaisse. On ne s'est vu qu'une fois, en Bolivie. Ce soir-là, il était ivre mort. Passe le mot, ajouta David à Simon, mais restez sur le qui-vive. Gilles et moi serons sur le bateau à 2 heures du matin. Soyez tous présents, nous ferons un tour d'horizon.

En rejoignant la tribune officielle, David passa devant Franz caché derrière l'éventail de sa *novia*, qui lui indiquait une direction du regard. Il n'eut pas de mal à reconnaître Dreck Schmutz, gesticulant comme à son habitude en parlant avec une très jolie femme. C'était Souria, qui semblait boire ses paroles. David posa sa main sur le coude de Gilles, lui désignant le dealer du menton.

– Voilà Schmutz. J'ai eu indirectement affaire à lui. Je te passe le témoin, ainsi que je l'ai déjà fait, il y a six ans, à la CIA. Toujours la drogue. Souria et lui ont l'air de bien se connaître. J'avoue être surpris, d'autant qu'elle n'était pas certaine d'assister à la fête à cause de sa fatigue. Mais ça, c'est Gordon qui me l'a dit. Elle a changé d'avis. Je m'y attendais, mais je ne comprends pas... Il faut la surveiller.

La cloche de l'église sonna cinq fois, suivie immédiatement par la fanfare annonçant le début de la *tienta* et l'entrée des alguazils à cheval en tête du défilé des toreros. Pas de matadors, puisqu'il n'y aurait pas de mise à mort. La *cuadrilla* était chamarrée d'or et d'argent qui étincelaient sous le soleil. La fanfare se retira, la *tienta* commença. Les *peones* attiraient la bête en agitant la cape pour exécuter des véroniques. La foule vibrait, la tension montait, des cris fusaient « Olé ! » à chaque passe, on applaudissait les plus courageux. Le spectacle était grandiose. La sueur qui remplaçait le sang qu'on ne verrait pas aujourd'hui coagulait le sable qui se déposait en plaque sur le visage de ces fiers *peones*.

Le dîner fut servi dans le parc. Ben Hafiz avait convié à sa table David et Sylvie. Gilles et Peter – qui avait dit qu'il était

uniquement venu pour le cas où il aurait besoin d'un arbitrage – se trouvaient à une autre table en compagnie de Schmutz. Sylvie fit part à David qu'elle n'aimait pas l'ambiance de cette soirée, mais comprenait qu'elle était importante pour lui. Elle lui demanda simplement de partir dès que cela lui serait possible. David la rassura, lui prit la main et y déposa un baiser.

– Les nuits du sud de l'Espagne sont propices à l'amour, dit Ben Hafiz. Hélas ! les affaires ne s'inspirent pas de la magie des lieux. Monsieur Marchand, voulez-vous faire quelques pas avec moi, dans le jardin ?

Tout en se levant, David aperçut Schmutz passer un papier sous la table que Souria enfouit prestement dans son sac. Pas de doute, pensa-t-il, cette femme fait partie du trafic de drogue. Il se souvint leur nuit au cours de laquelle elle avait fouillé ses poches ; il se souvint aussi de sa réponse peu convaincante. L'image de Peter Gordon s'imposa à lui. Se pouvait-il que ce héros de guerre fût mouillé dans un pareil trafic ? Peut-être n'était-il pas au courant ? De fait, David aurait donné cher pour lire ce fameux bout de papier.

Il n'était pas le seul à avoir surpris le manège. Sylvie l'avait également remarqué. Elle ne dit rien à David, mais se promit d'en apprendre davantage.

Le gravier crissait sous leurs pas. David et le pétrolier marchaient lentement. À quelques mètres derrière eux suivaient les sempiternelles statues de muscles et l'ombre du maître.

– Arrêtons-nous un instant, je vous prie. Je peux vous fournir du pétrole en assez grosse quantité, dit Hafiz essoufflé par la marche. Avez-vous des moyens de transport conséquents et pouvez-vous acheminer vous-mêmes le pétrole au Canada ?

– Pour le transport, il me faut quarante-huit heures avant de vous répondre. Vous-même, auriez-vous une possibilité ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Dis-moi, Astérix, c’est ta « potion magique » ? Je croyais que tu ne buvais que de la cervoise.

– Et ça, répondit le Breton en désignant sa viande. C’est *cashier* ?

– Vas-y Gilles. Dis-moi tout ce que tu as appris. Je suis prêt.

– J’ai retrouvé le larbin qui est venu chercher Sylvie. Il ne voulait pas parler. Schmutz l’a payé pour ça.

– Tu dis « payer » ?

– Oui. Schmutz lui a recommandé de n’en parler à personne. J’ai doublé la mise. Il s’est mis à table. Qui l’attendait dans le bureau ? Je ne sais pas. En revanche, le dimanche, j’ai traîné mes guêtres près de l’entrepôt de l’Allemand. Deux hommes en sont sortis avec lui. Un grand rasé, un petit gros. Schmutz les regardait avec dégoût. Lorsqu’ils sont partis, il a craché par terre. Je jurerais que ces deux clowns étaient dans la pièce où Sylvie est morte.

– Sais-tu ce qui s’est passé dans cette maudite pièce ?
questionna David la voix rauque.

– Non.

– D’après toi, Souria est dans le coup ?

– Sans aucun doute. Elle n’a peut-être pas assisté au meurtre, mais je sais qu’elle était là-bas avant et après. J’ignore jusqu’à quel point elle est impliquée. Après, rien. Le bateau a quitté le port. Franz est resté à Marbella. Moi, je suis parti sur Toulon où était la vedette et me voilà. Je n’ai pas informé la DST pour le trafic de drogue. Je te laisse Schmutz comme tu me l’as demandé. J’aviserais plus tard. L’ordure est à toi. Commande, je marche dans tes traces.

Mardi 19 juin, 10 heures du matin. Sur un appel téléphonique, David se rendit à la boutique de Martha. Elle avait un message de Franz pour lui. « Le compte est ouvert au nom de

Souria Tachek ; des versements importants et réguliers, provenant toujours de la société Marbella Import-Exportacion. » David appela Gilles, ils prirent rendez-vous au pied de la tour Eiffel.

Tout en marchant sur les quais, David communiqua à Gilles le message de Franz.

– Mais il manque quelque chose, affirma-t-il. À la fin, Franz devait ajouter un mot. Comme une signature. Or ce mot ne m’a pas été transmis. La personne qui m’a répété le texte ne l’aurait pas oublié.

Gilles écoutait. David continua :

– Alors, il y a plus gros et ce gros te concerne certainement. Il doit y avoir un os à propos du passage de la drogue. Ce genre de message en appelle un autre. Je le saurai, donc tu le sauras.

Gilles invita David à le suivre dans son bureau. Les résultats de l’autopsie de Sylvie étaient arrivés. Il fut convenu que David attendrait dans un bar à côté. Assis sur la banquette de simili cuir près de la vitrine, David souleva un coin du rideau de dentelle. Gilles était parti depuis une heure. L’Israélien était impatient d’attendre, d’autant que l’appel qu’il venait de passer à Martha allait dans le même sens. Attendre, encore attendre. Il lui semblait avoir des fourmis dans les jambes. L’inaction lui pesait. Enfin, Gilles réapparut. Il n’était pas vraiment souriant. Il prit place près de David, alluma une Philip Morris, le fixa.

– Je viens de lire le rapport d’autopsie. Sylvie est morte plus d’une heure avant le prétendu accident de voiture. Tout porte à croire qu’elle a été tuée par un coup assené sur la tête avec un objet lourd. Elle a subi des sévices sexuels. En clair, elle a été battue et violée. On a trouvé des traces de brûlures qui, d’après le légiste, ont été faites avec le bout incandescent d’une cigarette. Putains d’ordures, ajouta-t-il en serrant les poings, il faut les crever ces fumiers.

Ils marchèrent tous les deux au hasard des rues. Chacun ruminant ses pensées. Gilles posa sa main sur le bras de David.

– J’ai finalement parlé du trafic de drogue à mes supérieurs sans donner de précisions, dit Gilles. J’ai seulement dit que ça transitait par l’Espagne. On m’a donné l’affaire. Je suis donc officiellement en mission. Où tu vas, je vais. On ne se quitte pas. Je ne suis pas des stupés, mais toi, tu es mon ami. Je sais pour qui tu roules. Quand partons-nous pour Marbella ?

– Tu es vraiment têtu comme un Breton.

– Il faut au moins deux *yuzef* pour valoir un *brezhon*.

– Je suppose que *brezhon* veut dire breton et que *yuzef* veut dire juif ? Dans ce cas, tu as dû rencontrer de mauvais *yuzef*. Avec la moitié d’un bon, on peut venir à bout d’un régiment de *brezhon*. Tiens-toi le pour dit, *patate*.

Moshé marchait les mains dans les poches tout en mâchonnant son éternel cigarillo. David et lui avaient rendez-vous au parc Monceau. Un gorille, du genre King Kong, les suivait à distance respectueuse.

– L’argent sera à Marbella demain. La somme est importante. Le temps de relever les numéros sur les billets usagés, bien que cela ne serve en général à rien. Tout le paquet est dans une valise en cuir bordeaux. La fermeture est à chiffre, piégée. Seuls toi et moi en connaissons le code. Pas même le porteur. Le voilà, apprends-le par cœur et brûle le papier. Concernant le transport, trois tankers de 50 000 tonnes font actuellement route vers l’Afrique. À toi de nous indiquer au plus vite le cap qu’ils doivent prendre. J’ignore le pavillon et leurs noms. Top secret, couvert par la marine israélienne.

– Comment reconnaîtrai-je nos hommes ?

– Haïm Landau, que tu connais, sera le pacha de l’escadre, répondit Moshé en époussetant la cendre de son cigarillo

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

imaginez certainement que moi aussi j'ai dû donner de sérieuses garanties pour assurer la livraison du pétrole. Nous avons, vous et moi, le besoin que cette affaire se passe sous de bonnes conditions. De mon côté, j'y veillerai.

– De mon côté également, renchérit David.

– Le pétrole sera livré d'une plate-forme en face de Port Bouny où vous pourrez remplir deux tankers. Le troisième ira à Port Forcados. C'est également en mer. Nous n'avons que deux jours et trois nuits pour faire le plein. Samedi 14 et dimanche 15 juillet. Le lundi 16 à 4 heures du matin, vos bateaux devront quitter le Nigeria, remplis ou pas. C'est le seul moment, pendant le week-end, où les autorités portuaires acceptent de fermer les yeux, moyennant un bakchich, vous vous en doutez bien.

David fit un rapide calcul mental. C'était juste, mais possible, à condition de commencer le vendredi à 17 heures, heure de débauche du personnel non impliqué. Quant à la dispersion du convoi, il envisagerait une solution plus tard.

– Pour le paiement, continua Ben Hafiz, rien n'a changé, rassurez-vous. Mon secrétaire montera à bord du bateau de tête. Vous lui remettrez la somme. Il sera accompagné par deux de mes hommes qui monteront eux-mêmes leurs bagages. Vous les conduirez au large de Barcelone où un voilier les prendra en charge, sans oublier leurs valises. Après, vous irez où vous voudrez. Vous et moi serons libres de tout engagement. Est-ce clair ?

– Tout à fait. Vous reverrai-je ?

– Qui sait ? Un proverbe arabe dit : « Le blé circule, mais il revient au moulin. » Pour cette affaire, non. Peut-être pour une autre...

– Il existe un autre proverbe arabe, rétorqua David : « Sache venir, mais sache repartir ». Je crois que nous n'avons plus rien à

nous dire.

L'aéroport de Monrovia ressemblait plus à une grande kermesse qu'à une escale. La pluie tropicale fouettait vivement le plafond vitré qui semblait soutenu par d'immenses palmiers. Comme un roulement de tambour qui ne parvenait pas à couvrir les bruits de cette foule bigarrée qui s'exprimait en différents dialectes représentant les tribus du Liberia. Le taxi qui le menait à l'hôtel Africa, un Range Rover jaune aux portières ornées des armoiries du pays (le palmier, le voilier, la charrue), avait les sièges défoncés et tentait de se frayer un chemin sur une large route encombrée de camions transportant de longues grumes d'essence rouge de bois de Niangou, de Sipo ou de Sapelli, destinées à la menuiserie européenne.

À trente minutes de l'aéroport, était-il écrit sur le dépliant publicitaire de l'hôtel. En fait, il leur fallut plus d'une heure tant la circulation était dense, ce qui permit à David de voir les misérables cahutes de bois, serrées les unes contre les autres tout au long de la route. Le portier du luxueux hôtel, chamarré d'or, se précipita au-devant de David. Mike, le propriétaire, l'attendait à la réception. Un visage de statue grecque sous des cheveux grisonnants et bouclés. Sourire charmeur, lunettes aux verres épais qu'il remontait constamment du doigt, cet apollon de la cinquantaine l'invita à aller prendre un rafraîchissement.

– Je vous ai réservé la plus belle suite. Je suis certain que vous vous y plairez. À la saison des pluies, il n'y a pas beaucoup de touristes, vous serez tranquille. Je suppose que ce n'est pas le tourisme qui vous a amené ici.

Ils firent halte sur la terrasse. Le ciel était lourd et menaçant. Quelques couples s'attardaient sur la plage avant d'en être délogés par le déluge annoncé. À l'extrémité de droite, sous le dernier parasol, une silhouette attira le regard de David. Irlipp

Droïbe, la superstar des stupés soviétiques. Le fait qu'il soit là corroborait l'idée que le trafic de drogue n'était pas loin. Il n'était pas seul, donc. La blonde Nathalie, qui aurait fait de l'ombre à Miss Monde et relégué Marilyn Monroe dans la soute à bagages, portait de grosses lunettes en écaille, l'empêchant de voir ses yeux qu'il pensa être bleu lavande. Un short noir, sur de longues cuisses bronzées, un chemisier de même couleur, lacé sur le devant qui ne cherchait qu'à s'ouvrir. Mike surprit le regard appuyé de David.

– Ils sont frère et sœur. Lui est conseiller commercial au consulat russe. Elle est en vacances. Je n'ai pas souvent rencontré de femme aussi jolie. Je les ai invités à prendre l'apéritif avant le dîner. Joignez-vous à nous, je vous les présenterai, ajouta-t-il avec un clin d'œil. Je vous conduis à vos appartements, vous souhaitez peut-être vous reposer ?

Après une minutieuse chasse aux micros qui s'avéra infructueuse, ce qui étonna David – dans un hôtel de cette catégorie et dans une ville comme Monrovia qui devait être, selon toute vraisemblance, un repère d'espions de tous bords –, il prit une douche. De la terrasse, Mike lui avait montré le village africain. David y avait vu, apponté, le bateau du commando. Il n'était pas 19 heures, il avait le temps de s'y rendre. La mer était calme, de petites vaguelettes berçaient le bateau. David marchait sans bruit. Suivait une odeur de feu de bois mouillé qui lui chatouillait les narines. Poussée par le vent, une légère fumée montait en diagonale vers le ciel. Ils étaient tous là, autour d'un barbecue où grillait le produit de leur pêche, sauf Simon. David savait qu'il était derrière lui.

– Bonjour Simon, dit-il sans bouger. Bien, la surveillance.

– *Chalom*, David.

– Racontez-moi. Où en êtes-vous ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Non, ma poule. L’argent, c’est moi qui le distribuerai. Je garde seulement tes papiers. C’est juste pour garantir que tu seras là à l’heure, seul et sans entourloupe. Je te le rendrai demain. Maintenant, tire-toi, ajouta-t-il en rangeant dans sa poche le portefeuille de Ronald, je ne tiens pas à ce que tu me suives.

Deux immenses cubes de pierre s’effilaient dans le ciel, le toit recouvert de terrasses blanches ; des tonnes de béton près d’une large avenue bordée de réverbères au dessin futuriste. Le Sheraton Hotel accueillait les touristes et hommes d’affaires en transit à Lagos. Le taxi le déposa devant la monumentale porte de verre. Une demi-heure plus tard, installé à la terrasse de sa chambre, il dînait face aux milliers de lumières qui éclairaient la partie de la côte des Esclaves. Il se reposa une heure, s’habilla, posa sur la table deux billets de 100 dollars qu’il épingla à un mot : *Désolé, je ne peux pas rester. Ces 200 dollars sont en dédommagement.* Puis il mit ses affaires de toilette dans ses poches, abandonna sa valise, alla prendre une chambre à l’hôtel Hilton qui se trouvait à quelque cinq cents mètres du Sheraton. Il prit place au bar, pratiquement vide, à l’exception des putes de service. Il en choisit une, Nigérienne aux formes opulentes et au pagne prometteur. Elle l’accompagna à la réception. David paya une chambre à deux lits sans remplir de fiche de police. Sa nouvelle compagne, Amina, lui servait de passeport. À peine arrivés dans la chambre, elle lui demanda son petit cadeau. David lui tendit un billet de 100 dollars. Elle en exigea trois. On vivait, dans ce pays, une période d’inflation galopante. Il imaginait la tête de Moshé, lorsque ce dernier contrôlerait la note de frais. Puis elle se déshabilla, s’approcha. Il la repoussa gentiment.

– Attends, je voudrais dormir un peu. Je suis fatigué. Va faire ce que tu voudras et reviens me voir à 4 heures du matin. D'accord ?

Perplexe, Amina le regarda. Elle fut encore plus étonnée lorsqu'il sortit deux autres billets de 100 dollars, qu'il déchira en deux parties égales. Il lui donna la moitié de chaque coupure.

– Tiens, tu auras le reste à 4 heures.

Il referma la porte derrière elle, qu'il bloqua à l'aide d'une chaise, et se dit qu'il allait enfin pouvoir dormir tranquillement sans risquer d'être dérangé par Ronald. À 4 heures piles, le réveil sonna. Au même moment, on grattait à la porte.

– C'est moi, Amina. Je viens pour l'amour.

– Entre. Assieds-toi. Attends-moi, le temps que je passe dans la salle de bains.

Il en ressortit tout habillé après une rapide toilette tandis qu'Amina s'était couchée dans son lit, nue, accueillante.

– Tiens, dit-il en lui tendant les moitiés de billets. Prends, c'est pour toi. Je sors quelques instants. Je reviens vite, ajouta-t-il en refermant la porte sur lui.

David attendit que le chauffeur du taxi ait démarré avant de lui donner l'adresse. Inutile que quelqu'un entende sa destination. Le chauffeur était un fan des courses de Formule 1 et c'est à cent à l'heure qu'il lui fit visiter Lagos *by night*. Une fois à destination, la longue silhouette efflanquée du pilote se découpa dans le pinceau des phares.

– N'arrêtez pas le moteur.

– Venez, dit Ronald en arrivant près du taxi, on va prendre ma caisse.

– Pas question, on garde cette voiture.

– Et comment je fais pour revenir ?

– Tu prendras un autre taxi.

– La confiance règne, maugréa le pilote. Va tout droit, dit-il au chauffeur. Je peux récupérer mes papiers ? demanda-t-il à David.

– Plus tard. Si tu es sage.

La route s'arrêtait au bord d'une falaise surplombant une crique. David renvoya le taxi avec un billet vert. Bien que le ciel fût chargé de nuages, la mer était calme. Ils descendirent vers la plage par un escalier taillé dans le roc. L'hydravion était là, amarré à cinquante mètres de la côte. Un Super Breguet 790 Nautilus, sans aucune indication de nationalité. Juste un numéro : 1219.

– Bon, dit Ronald s'arrêtant au milieu de l'escalier. C'est le moment de me payer. Avant de monter à bord.

– Non, rétorqua David. Je te payerai quand je serai arrivé où tu dois me déposer.

– C'est pas normal. On paye avant, c'est la règle.

– Les règles ont changé. On fait comme pour les taxis. On paye à l'arrivée. Allez, avance.

Une barque à rames les attendait. Le problème, c'est qu'elle n'était pas seule. Deux rigolos assis dans le canot, qui tenaient les rames d'une manière pas très accueillante, faisaient tache dans le décor. Deux vraies sales gueules qui ne faisaient rien pour se rendre sympathiques. David n'avait pas peur, mais il était contrarié de prendre du retard. Ils se levèrent, descendirent sur la terre ferme et avancèrent lentement ; un comité d'accueil que d'un seul coup, sans prévenir, David catapulta, envoyant les deux malfrats *ad patres*, le temps de ramasser une rame et de les assommer avec. La voie était enfin libre. Au tour de Ronald, qui s'angoissait à l'idée d'avoir misé sur les mauvais champions, se dit David en se dirigeant vers lui. Il lui enroula sa longue écharpe autour du cou, lui balança une paire de claques qui fit vibrer, peut-être même dévier, deux ou trois de ses vertèbres.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

être aussi à proximité des fortifications du Golan.

- Quelles consignes et quelle couverture ? Quand ?
- Pour les consignes, rien de particulier pour le moment, fais confiance à ton flair. Pour ta couverture, elle est bientôt prête. Je te donne trois à quatre semaines pour te reposer et surtout pour te préparer à cette mission d'infiltration en pays ennemi. Quatre semaines, pas une de plus.

12 septembre 1973. L'avion en provenance de Tel-Aviv atterrissait à l'aéroport de Francfort où David avait rendez-vous avec sa couverture, un PDG d'une importante société de clubs de vacances qui, lui-même, avait rendez-vous au Caire avec le directeur d'une chaîne d'hôtels de luxe et un haut responsable d'une agence immobilière. « Ce sont des *sayanim*, lui avait dit Moshé, ils te feront visiter Suez et ses environs et t'introduiront dans le monde des affaires égyptiennes. Ce sera à toi de tamiser les infos que tu pourras glaner. Ils sont de confiance, mais ne leur en demande pas plus. Tu es Français et tu représentes une compagnie financière spécialisée en investissement. »

La rencontre avec le boss de la Luxurious Egypt Holiday avait été fixée dans les salons privés de première classe d'Air France au Frankfurt Airport à 14 heures. David arriva à l'heure prévue. Il y avait peu de monde. Il s'installa dans un fauteuil, près du seul homme qui correspondait à la description que lui en avait fait Moshé. Bien qu'assis, l'homme paraissait grand, mince, les cheveux blancs et tenait dans ses mains, ostensiblement, une tablette de chocolat Nestlé. David avait la même qu'il posa sur la table.

- Nous aimons la même marque, lui dit-il.
- Oui. C'est du chocolat suisse.
- Je m'appelle Marc Montfort, dit David. J'ai rendez-vous avec vous.

– Hans Lieber, répondit l’homme en se levant, lui tendant la main. Je suis ravi de vous rencontrer. Nous prenons l’avion pour Le Caire à 16 h 20. J’ai votre billet. Nous voyagerons en première classe. Nous sommes attendus à l’aéroport par Jean Rouget, directeur de la chaîne d’hôtels qui porte son nom et par Louis Valet, l’agence immobilière incontournable en Égypte. À nous quatre, nous représentons une force financière importante, et surtout crédible, ce qui nous permettra de nous déplacer pour nos affaires sans contrainte particulière des autorités.

– Vous y croyez ? questionna David.

– Pas plus que vous. Je sais par expérience que les services secrets égyptiens sont performants et qu’ils ne vous lâchent pas d’une semelle. Je me suis mis à votre disposition, ainsi que mes deux amis, sans savoir ce que vous attendez de moi. Pouvez-vous m’en parler ?

– Plus tard. En attendant, on doit s’enregistrer pour l’embarquement.

Une berline les attendait au Cairo International Airport, qui les conduisit directement à leur hôtel où ils avaient rendez-vous avec Jean Rouget et Louis Valet. Installés dans un salon particulier, ils attendaient de connaître leurs instructions.

– Cet hôtel n’est pas un cinq-étoiles, mais j’ai préféré vous recevoir dans un de mes établissements discrets, dit Jean Rouget.

– Parfait, répondit David, je m’appelle Marc Montfort et je vais aller droit au but. Je ne suis pas venu ici pour passer des vacances. Je suis censé être un correspondant financier de Hans Lieber, ici présent. Mon objectif, notre objectif, rectifia-t-il, est d’essayer d’analyser ce remue-ménage des armées égyptiennes. Cette armée se préparerait-elle à un conflit avec Israël ? Si oui, avec quels armements ? Et quand ? Voilà les questions

auxquelles nous devons répondre. Je vais donc me servir de vous. Vous, Hans, en tant que PDG de la Luxurious Egypt Holiday, vous recherchez des sites pour y installer un nouveau club de vacances, ou même plusieurs. Vous, Louis, votre réputation d'agent immobilier fait que vous avez en portefeuille les plus beaux terrains d'Égypte et vous, Jean, vous êtes prêt à participer à la construction d'hôtels de prestige, à la condition qu'ils portent votre nom. Voici en quelques mots notre couverture. Des questions ?

– Oui, une, intervint Hans Lieber. Si vraiment l'Égypte prépare la guerre, croyez-vous qu'ils nous laisseront aller dans les secteurs sensibles ?

– Nous aurons des laissez-passer officiels, intervint à son tour Louis Valet.

– En êtes-vous certain ? demanda David.

– Absolument.

– Je suppose qu'ils vous ont demandé quelque chose en échange. Quoi ?

– D'abord une enveloppe. Pour leurs frais, ajouta Louis Valet. Ensuite, un pourcentage sur les transactions immobilières. Pourcentage qui, bien entendu, ne figurera sur aucun registre.

– Rien d'autre ?

– Si. Ils ont insisté pour nous fournir une limousine et un chauffeur. J'ai d'abord refusé, prétextant que nous étions quatre et qu'une cinquième personne nous ferait perdre du confort. Rien à faire. À prendre ou à laisser, m'a-t-on fait comprendre. J'ai pris.

– Et vous avez bien fait. Il est préférable de connaître celui ou ceux qui sont chargés de nous surveiller. Ce qui signifie : pas un mot ne doit être dit dans la voiture concernant notre mission, car elle est sûrement truffée de micros. Ce qui signifie également que les services secrets égyptiens se méfient de tout et que le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cerise sur le gâteau, il lui donna les noms et coordonnées de deux taupes qui espionnaient en Israël.

Ne restait plus qu'à faire le ménage. David déplaça l'Audi blanche, aspergea d'essence l'intérieur et l'extérieur, laissant l'homme mort à son volant. Transporta Jean Rouget à l'intérieur du véhicule. Froidement, il lui logea une balle en pleine tête. Revint vers sa voiture. Le chauffeur était vert de peur, mais il n'avait rien entendu des confessions de Rouget. David décida de lui laisser la vie sauve. Il l'attacha au pied du même arbre que la femme. Fit monter Hans et Louis dans leur voiture et prit la direction de l'aéroport du Caire, après avoir mis le feu à l'Audi.

– Pourquoi avoir tué Jean Rouget ? demanda Hans.

– Il en savait trop. Il aurait certainement dit aux Égyptiens ce qu'il m'avait dit et nous n'aurions pas eu le temps de démanteler leur réseau. Ce genre de décision est dure à prendre, mais elle s'impose.

– Que faisons-nous maintenant ?

– Nous fonçons à l'aéroport. Un avion part pour Francfort à 14 h 45. Nous le prenons.

– Vous avez des billets ?

– Non. Croisons les doigts afin qu'il y ait de la place. Peu importe la classe. Tous les deux, vous prendrez des billets ensemble. Moi, je ferai le voyage seul. Je suis dans le collimateur direct des services égyptiens. Je ne veux pas vous faire prendre de risque. Si d'aventure je suis piégé, ne vous en mêlez pas. Sauvez d'abord votre peau. Vous serez contactés ultérieurement par le Mossad. Vous raconterez tout et surtout ce que nous avons vu des préparatifs militaires à une éventuelle guerre.

Ils garèrent la voiture dans le parking. Se séparèrent. L'avion ne devait décoller que dans une heure. Le temps de prendre les billets et de s'enregistrer. Le vol se passa sans histoires.

Lorsqu'il atterrit à Francfort, David, d'une cabine, téléphona à la police du Caire, donna les coordonnées exactes de l'endroit où étaient attachés la femme et le chauffeur.

Ils passèrent la nuit chez Hans Lieber. David appela Moshé. Lui fit un rapide rapport sans entrer dans les détails.

– Je pars demain pour Tel-Aviv avec Louis Valet. Je te signale qu'il a été très bien et mérite les félicitations de l'État. À propos, Valet n'est pas un nom juif...

– Ses parents ont changé de nom durant la guerre de 39-45. Ils l'ont conservé après cette putain de guerre. À demain, je viendrai te chercher à l'aéroport.

Lorsque David lui remit la liste, Moshé la compulsa comme s'il s'agissait de la bible. Les deux taupes égyptiennes furent immédiatement mises sous surveillance. Le Mossad avait un avantage, celui de savoir, et l'espoir de remonter le fil avant les arrestations qui suivraient. Quant aux *sayanim* qui jouaient des deux bords en Égypte, ils furent rayés des appuis possibles. Certains furent purement et simplement mis hors de combat et reposent en paix dans le carré juif du cimetière du Caire.

Moshé transmit les infos concernant le déploiement agressif des troupes égyptiennes sur la rive ouest du canal de Suez. Les autorités militaires d'Israël enregistrèrent. Peu de responsables croyaient à l'éventualité d'une attaque surprise en raison d'une prétendue supériorité de l'armement israélien et de l'impossibilité pour les Égyptiens d'avoir pu reconstituer, en si peu de temps, un arsenal de taille à rivaliser avec Tsahal. Le rapport de David alla rejoindre la quantité de rapports alertant le gouvernement israélien, c'est-à-dire sur la pile en attente d'être traitée. Israël commit là sa première erreur.

– Moshé, s'insurgea David, ils sont fous. Que veulent-ils de plus ? Que j'aïlle au Golan ?

– Non David. Ça ne change rien. Tous les rapports vont dans le même sens.

Tous les jours, les services secrets recevaient des infos de plus en plus alarmantes. Tous les jours, ils débattaient d'une attaque surprise possible et s'appuyaient sur plusieurs hypothèses dites de « La Conception ».

- La Syrie ne peut entrer en guerre sans l'Égypte.

- Un informateur dit « La Source », que l'on croit être le gendre de Nasser, Achraf Marwan, avait précisé que si l'Égypte souhaitait reconquérir les territoires occupés, elle attendait la livraison de chasseurs-bombardiers russes, ainsi que des missiles Scud qui seraient dirigés contre des villes israéliennes, mais qu'il fallait au moins quatre mois pour former les militaires égyptiens.

Ces hypothèses prévalurent sur la somme des alertes signalées au Mossad. Dans la nuit du 25 septembre, le roi Hussein se rendit secrètement à Tel-Aviv afin d'y rencontrer Golda Meir et la prévenir d'une éventuelle attaque syrienne. Sans réactions positives.

Ce n'est que le 6 octobre au matin que le chef du Mossad, Zvi Zamir, finit par faire réagir le haut commandement des forces israéliennes. Des réservistes furent mobilisés, facilités par la fête de Yom Kippour, la plupart se trouvant dans les synagogues ou en famille.

Quelques heures plus tard, les forces égyptiennes traversaient le canal de Suez. Ce fut le début de la guerre du Kippour qui ne se terminerait que le 24 octobre 1973, dont une des armes de la coalition arabe serait le pétrole. Quatrième guerre subie par Israël. La première étant la guerre d'Indépendance en 1948, suivie de celle de Suez en 1956 et de la guerre des Six Jours en 1967. La guerre du pétrole fut la plus meurtrière...

- 1- Agents arabes.
- 2- Agents chargés de prévenir en cas de préparatifs de guerre.
- 3- Véritables espions du Mossad envoyés dans les pays arabes.